

#### 42 MERCURE DE FRANCE.

suivi de le subjugué lui-même ? en se contentant toujours de les repousser, sans vouloir jamais profiter de ses avantages à un certain point, ce peuple ne risquera-t'il pas trop manifestement de voir quelque jour sa vertu devenir la cause de sa servitude, si l'ennemi, relevé de ses défaites avec les mêmes forces, remportoit ensuite une victoire décisive, victoire dont le hasard d'une journée dispose au gré de la fortune, victoire qui permettroit de tout oser, & dont cet ennemi sauroit mieux tirer parti que ses imprudens rivaux ? je craindrois que vos sages ne finissent par être cruellement dupes de leur modération, & ne devinssent enfin la proie de ceux qu'ils auroient tant de fois épargnés. Croyez-moi, Lycurgue ! j'ai quelque expérience des affaires de mon siècle : pour s'assurer une paix stable, il n'est que de pousser la victoire : enfin je croirois bien moins difficile & bien plus sûr de se rendre maître une fois de ses ennemis vaincus, que d'avoir à se défendre continuellement de ses égaux.

#### L Y C U R G U E.

Je l'avois conçu différemment, même en portant ma vue sur tous les âges. Con-

fidérez la situation de Sparte : par l'état où mes loix l'ont mise , elle est certainement la première puissance de Péloponèse. Cette partie considérable de la Grèce renferme dans son sein vingt Etats plus foibles que Sparte, tous indépendans l'un de l'autre. Le reste de la Grèce en renferme encore plus, qui tous se gouvernent aussi par leurs loix. Qu'un de ces Etats, qu'Athènes, par exemple, fasse éclater le projet d'asservir les autres, il est naturel que tous les foibles se réunissent contre l'ennemi commun. Quel que soit cet Etat conquérant, il ne sera pas plus puissant lui seul que notre seule ville : les foibles commenceront par implorer notre protection. En la leur accordant sans intérêt, par le seul amour du bien commun, & par haine de la tyrannie & de l'usurpation, nous voilà à la tête de tous contre un seul. Quand nous aurons réduit ces ambitieux (ce qui ne sera pas difficile à toute la Grèce réunie sous nos drapeaux) sans enfreindre la loi, & sans nous rien approprier des dépouilles des vaincus, nous avons de sûrs moyens de les châtier en les affoiblissant. Nous leur ôterons quelques unes de leur places, dont nous disposerons en faveur de leurs voisins les

#### 44 MERCURE DE FRANCE.

plus foibles. Par-là nous divisons leur puissance, & nous fondons une paix stable sur leur foiblesse, sur la crainte qui reste de leur ambition, & sur l'estime publique due à notre générosité.

Ainsi nous ne craindrions plus qu'un ennemi étranger, assez puissant pour attaquer la Grèce réunie, Mais vous connoissez ses forces; & l'expérience a fait voir que tout crainte pour elle est chimérique, au moins jusqu'à ce que l'Univers voie s'élever une puissance plus formidable que celle des Rois de Perse.

Mais dès lors que Sparte renonce à ce système de modération, elle devient sujette aux hasards des guerres; elle perd ses alliés, ou du moins les partage; elle peut également conquérir & être conquise.

Approuvez-vous maintenant, ô Périclès, la simplicité de ma politique?

#### P É R I C L È S.

Admirable Lycurgue, jouissez de mon étonnement. J'ai passé, & peut être avec quelque fondement, pour le plus habile homme d'état de mon siècle; & ce siècle fera à jamais l'exemple de la postérité. Cependant j'avoue votre supériorité. J'aimois

la vertu; mais je ne connoissois pas tout son pouvoir. Je comprends enfin que la justice & la modération sont le plus ferme appui des Etats; & que la vraie politique n'est autre chose que la vertu même, appliquée avec sagesse au bonheur des peuples.

*Par M. L. C. Leclerc, à Nangis.*

*LA VENGEANCE DE MÉDÉE.*

*Cantate à mettre en musique..*

**A**u fond d'un antre sombre, asyle de l'horreur,  
 Médée entière à ses transports livrée,  
 Rassembloit dans son cœur  
 L'amour, la haine & la fureur.  
 Cette mère dénaturée,  
 Attestant de son crime & l'enfer & le sort,  
 Leve sur ses deux fils le glaive de la mort.  
 La jalouse rage,  
 Un poignard au sein,  
 D'un regard serain  
 Contemplant l'orage,  
 Au crime encourage  
 Sa trop lente main.  
 L'Affreuse Mégère  
 Des bords ténébreux

46 MERCURE DE FRANCE.

Vole avec ses feux :  
Sa main sanguinaire ,  
En tremblant , éclairc  
Ce spectacle affreux.

Amante , épouse , mère , & rivale barbare !  
Quel sacrifice impie en ce jour se prépare ?  
Ton bras , Médée . . . O Ciel ! c'en est donc fait !  
C'en est fait . . . mais qui peut suspendre la tem-  
pête ?

Un instant la pitié s'arrête ,  
Et de ta rage au moins veut retarder l'effet :  
« Objets touchants ! . . . mais quoi ? pour servir  
» ma rivale  
» Vous jouiriez du jour ? non , non.  
» Pétissez , enfans de Jason :  
» Qu'à tout son sang ma haine aujourd'hui soit  
» fatale.  
» La nature pour vous ose en vain me parler ;  
» Tous vos traits de Jason me rappellent les cri-  
» mes.  
» L'amour jaloux doit immoler  
» Jusqu'aux plus chères victimes. »

Elle dit ; & soudain détourne son regard :  
Sa main désespérée a levé le poignard  
Que dirigera Tiphone :  
Le fer brille ; le jour pâlit ;  
Médée elle-même frissonne ,  
Et le crime s'accomplit.

Amour, dieu jaloux, dieu terrible!  
 Ah! si c'est à ce prix qu'un cœur devient sensible,  
 Cruel amour, vole, & fui pour jamais:  
 Va porter loin de nous tes funestes attraits.

*Par M. Poinfinet de Sivry, auteur des  
 Muses Grecques, de la traduction de  
 Plin le Naturaliste, &c. &c.*

*ÉPIÎRE à une jeune Dame, sur ce  
 qu'elle va passer le printems à sa cam-  
 pagne.*

**J**e l'ai promis, je veux le célébrer  
 Ce beau vallon, ce séjour solitaire,  
 Où l'amour va te préparer,  
 Des guirlandes de fleurs, un trône de fougère.  
 Le printems vient pour le parer;  
 Sur le tendre arbrisseau, je vois un verd feuillage  
 Se déployer, s'étendre & l'embellir;  
 Au dieu des fleurs, ici tout rend hommage,  
 Et la rose qui s'ouvre invite à la cueillir.  
 Tu quittes sans regret le faste de la ville,  
 Et ce flot sémillant de vains adorateurs;  
 En sera-t'on surpris! dans le plus simple asyle;  
 Eglé fixeroit tous les cœurs,  
 Si je jette les yeux sur ce qui l'environne,

48 MERCURE DE FRANCE.

Quel doux spectacle arrête mes regards !  
Sur ces monts éloignés qu'une forêt couronne ;  
Le plaisir & l'amour regnent de toutes parts.

Plus près de toi , ce dôme de feuillage  
Semble fait pour l'amant heureux ,  
Il sçait cacher un léger badinage ,  
Et le secret des tendres feux.

Je t'entendrai défilant Philomèle ,  
Sous ces arbres fleuris , faire éclater ta voix !  
Elle cesse ses chants ! . . . Sa rivale nouvelle  
Vient-elle lui ravir l'empire de ces bois !  
Jalouse d'imiter ta grace enchanteresse ,  
Elle va s'essayer sur des accords nouveaux ;  
Et son gosier brillant , secondant son adresse ,  
Fait amoureuxment retentir les échos.  
Parcourons ces bosquets , où la fraîche rosée ,  
De la terre fertilisée ,  
Fait exhaler mille odeurs dans les airs !  
En déployant son active puissance ,  
La séve se répand par cent canaux divers ,  
Meut , renouvelle & pare l'Univers :  
La nature long-tems dans un morne silence  
Sembloit attendre ta présence ,  
Belle Eglé , pour briser le charme de ses fers.  
Les vents glacés & la triste froidure  
Ne viendront plus ravager ces beaux lieux ;  
Et le zéphir agitant la verdure ,  
Imprime sur les fleurs les baisers amoureux.

Du

## Ariette.

Juillet,  
1772.

J'ambras : sais l'au : tre nuit Gli :



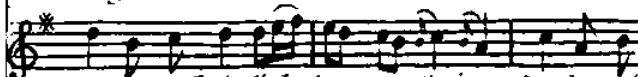
: ce : re, Mais he : las ! c'était en dormant !



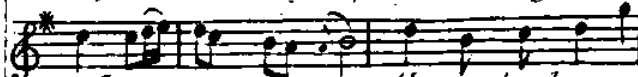
Son re : gard n'e : tait point se : vere



Et je de : vins heu : reux a : mant



Je possedais l'ob : jet que j'aime, Ses feux é :



: galaient mes transports Ah ! mon bonheur se



: rait extrê . . . . . me, Si je veillais com :



: me je dors ! Si je veillois come je dors !

Paroles de M. T. D. B. Musique de M. Mousque : aire noir



De sein d'un lit voluptueux

Le soleil entr'ouvrant ta paupière incertaine,  
 Promène-t'il au loin tes regards dans la plaine ?  
 Eh ! bien, qu'y trouves-tu !.. des plaisirs & des  
 jeux.

Tu vois sur ce foible branchage,  
 L'oïseau se balancer, puis devenir heureux,  
 De son agile bec il lisse son plumage  
 Pour plaire davantage à l'objet de ses feux ;  
 Ah ! le sommeil alors doit fuir loin de tes yeux !  
 Mon cœur vole après toi dans ce séjour tranquille.  
 Je vois croître déjà ces flexibles rameaux,

Qui vont s'élever en berceaux  
 Pour nous couvrir de leur ombrage utile :  
 Simples plaisirs ! ô calme du bonheur !  
 Vous êtes au-dessus des fêtes les plus belles ;  
 D'un sentiment nouveau j'éprouve la douceur,  
 Et la tendre amitié me couvrant de ses ailes  
 Épanche, près d'Eglé, ses trésors dans mon cœur

*Par M. Lemaire.*

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois de Juin 1772, est *Echec & mat* \* ; celui de la seconde est *Barbier* ; celui de la troisième est *Œuf*. Le mot du premier logogryphe est *Troye*, où se trouvent *Roye*, (ville de Champagne) *oie*, *Roi* ; celui du second est *Epouventail*, où se trouvent *pou*, *vent*, *ail*, *éventail* ; celui du troisième est *Papier*, où l'on trouve *Pape*, *Papire* (nom propre) *Priape*,

---

### É N I G M E,

J'occure dans le Ciel une place honorable,  
 Et je suis l'attribut d'une divinité.  
 Mais, hélas ! dans les mains de l'homme impié-  
 toyable,  
 En conservant mon nom, je perds ma dignité.  
 Dans les plus vils détails il me force à descen-  
 dre ;  
 Il m'enchaîne au moulin, m'expose sur les ports ;  
 Et mes flexibles bras, dès qu'il veut les étendre,

---

\* On appelle, comme on fait, *Echec & mat aveugle*, celui qu'on fait sans le savoir ou sans en avertir.

Reçoivent les fardeaux dont il charge mon corps.  
 Sans égard pour ma taille, il m'exerce sans cesse ;  
 Il me vuide, il m'emplit, il me hausse, il me  
 baisse.

Souvent même, instrument de son avidité,  
 J'aide à tromper des gens dont ma présence  
 Enhardit la crédulité ;  
 Car j'inspire la confiance ;  
 Et je suis, en effet, dans mainte circonstance,  
 D'une suprême utilité.

Quand on le veut, j'établis sans réplique  
 De deux individus l'égalité physique ;  
 Rien ne démontre mieux que moi  
 Qu'à de certains égards un berger vaut un Roi.

*Par M. Gelhay.*

A U T R E.

AUTREFOIS de Bellone ornant la tête altière,  
 J'animois deux rivaux luttans dans la carrière ;  
 Et le dieu dont la lyre enchante les échos,  
 S'arrogeant à son tour l'honneur de mes rameaux,  
 En couronnoit le front de sa docte cohorte.  
 Maintenant, ô du sort retour injurieux !  
 Banni des immortels, ils m'ont conduit ces dieux,  
 Comus à la cuisine & Bacchus à la porte.

*Par M. Gaschignard, à Macheconl.*

C ij

## A U T R E.

**I**l faut pour mon tempérament ,  
 Par forme de bain seulement ,  
 Une eau douce , vive & courante.  
 J'agis avec cet élément ,  
 Je me promene librement  
 Lorsqu'il se prête à ma masse pesante.  
 Sans lui j'ai la marche traînante :  
 Et je languis nonchalamment  
 Quand je n'ai plus son aide bienfaisante.  
**M**on estomac est bon : entassez-y le vin ,  
 Force alimens , grand nécessaire ,  
 Tout ce qu'on veut , le diable enfin ,  
 Je digère tout dans mon sein ;  
**E**t pour mon appetit ce n'est pas une affaire.  
 Mais si par un fâcheux destin ,  
 Je bois de ceste eau salutaire  
 Dont je n'aime qu'à me baigner ,  
 Je tombe lors en grand danger ;  
 L'hydropisie est pour moi meurtrière ,  
 Vite & vite on doit me purger  
 Pour éloigner ma perte entière.  
 Souvent par grace singulière  
 J'emprunte les armes du Roi.  
 Une ville est mon apanage ;

J'y vais toujours en pompe, avec grand équipage,  
 Avec mes gens, mes chevaux, mon convoi.  
 Mes amis sont sur mon passage ;  
 On m'attend, on me fête, on court autour de  
 moi,  
 Tant je suis d'un heureux présage.

---

A U T R E.

C'EST bien fait, petit inconstant ;  
 Tout fier de vos métamorphoses,  
 Vous ériez trop entreprenant.  
 Mille beautés à peine écloses  
 Avoient partagé vos regards,  
 Heureux, chéri de toutes parts ;  
 Nouveau coup-d'œil, nouvel hommage ;  
 Vous en aimiez vingt à la fois ;  
 Et votre cœur jeune & volage,  
 Penchoit pour les amours grivois.  
 Comment donc ? toutes ces maîtresses  
 N'ont point pour vous assez d'appas ;  
 Et pour épuiser vos caresses  
 Tant d'objets ne suffisent pas ?  
 Vous volez plus haut ; une belle  
 D'une forme toute nouvelle  
 Vient de s'attirer votre encens ;  
 Elle est blanche, vive, brillante ;

54 MERCURE DE FRANCE.

Que ses attraits sont séduisans !  
Déjà cette beauté charmante  
Vient de confondre tous vos sens  
De l'ardeur de ses étincelles ;  
Mais dans ce désordre si beau,  
Répondez , Icare nouveau ,  
Qu'avez-vous donc fait de vos ailes ?

*Par M. Pasqueau fils , à Auxerre.*

---

LOGOGYPHE.

C'EST moi qui terminai la vie  
D'un conquérant , d'un Roi du Nord,  
Célèbre par mainte folie ;  
L'Europe , un Empereur m'ont pardonné sa mort ;  
Voulez-vous partager mon être ?  
Complice inhumain du salpêtre :  
Je deviens cet oiseau qu'alarme le heron ;  
Ou , si vous l'aimez mieux , l'élément d'un Triton ;

*Par M. de Bouffanelle , brigadier  
des armées du Roi.*

A U T R E.

**J**E me crois vieux , & je vivrai long-tems.  
 L'argent roule chez moi , ma table est bien servie  
 L'appetit y conduit convives opulens ,  
 Grace souvent à leur étourderie.  
 Certains jours de gala je me donne l'essor ;  
 Mon service complet est en vaisselle d'or.  
 Tant d'éclat quelquefois rend un convive morne ;  
 Quant à son appetit il n'y met point de borne ;  
 Mais reveillé soudain par un morceau friand ,  
 De ma façon triple assaisonnement ;  
 D'un ton badin , d'une riante face ,  
 Du plus gourmand il provoque l'audace ,  
 Et lui dérobe tout , & même en le narguant.  
 As-tu , lecteur , la fantaisie  
 D'entrevoir ma physionomie ?  
 Tranche mon chef sur les cinq pieds montés ;  
 D'une vilaine odeur tu seras infecté.

*Par M. le Général.*

C iv

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Fables ou Allégories philosophiques* par  
M. DORAT ; volume grand in 8°. A.  
Paris, chez Lejay, libraire, rue Saint-  
Jacques ; 1772.

L'ÉDITION de ces fables est remarquable par la beauté du papier, par la netteté de l'impression & par l'élégance des ornemens & des gravures qui l'enrichissent.

Il faut lire les *réflexions préliminaires*, dans lesquelles l'auteur caractérise les différens fabulistes anciens & modernes, & fait connoître l'origine & le but de la fable.

« Esope étoit esclave & il a fait des  
» fables. Phédre étoit esclave & il fut l'i-  
» mitateur d'Esope. Pilpai n'en étoit pas  
» moins dans la servitude, quoiqu'il gou-  
» vernât sous un Empereur une partie de  
» l'Indostan ; & Pilpai a renfermé dans  
» des apologues ingénieux les principes  
» les plus sains de la morale & de la po-  
» litique.

» On voit par ce rapport singulier en-

» tre nos premiers fabulistes que la fable  
 » est née d'une espèce de combat entre la  
 » liberté de penser & la crainte de déplai-  
 » re. Grace à ses utiles emblèmes le génie  
 » élude la fougue de l'autorité, combat  
 » les passions des Grands, sans s'exposer  
 » à leur injustice; cache sous la fiction  
 » qui amuse, la leçon qui effarouche, &  
 » reprend un empereur en paroissant l'a-  
 » bandonner. L'apologue considéré sous  
 » cet aspect est un voile dont la vérité se  
 » sert pour apprivoiser l'amour-propre  
 » & aborder la tyrannie.»

Ajoutons qu'il est de l'essence de l'apologue de renfermer un sens moral; on doit saisir sans peine le rapport qui est entre l'action de la fable, & l'instruction dont elle est l'emblème. Le poète manque son but lorsque l'allusion n'est pas facile; & l'apologue n'est plus qu'un conte insipide lorsqu'il n'en résulte pas une leçon utile. Combien de fables modernes qui sont de véritables énigmes dont il n'est pas toujours aisé de deviner le mot. C'est un défaut que nous ne reprocherons point à M. Dorat.

On retrouve dans ce nouveau genre que sa muse légère & féconde vient de traiter, les graces & la facilité qui carac-

C v

58 **MERCURE DE FRANCE.**

terifent la poëſie. On en jugera par les fables ſuivantes.

*LES DEUX FAUCONS.*

Deux Chafſeurs cotoyoient les bords d'un marécage ,

Suivis de leurs Faucons , coſſaires des étangs ;

Et qui ſembloient impatient

De reſter oififs au rivage.

L'un des deux lâche ſon oiseau

Sur un Canard , qui , ſauvé par la rufe ,

Se plonge , gliffe au fond de l'eau ,

Et croit avoir vaincu l'ennemi qu'il abuſe :

Mais , celui-ci , fidèle à marquer ſes détours ,

Raſe l'onde , le preſſe & le pourſuit toujours.

Craignant qu'un ſeul Faucon ne puiſſe avoir la bête ,

L'autre chafſeur laiſſe partir le ſien ;

Et moi , ſi je m'y connois bien ,

J'augure mal de la conquête.

Le premier , qui ſe croit auſſi fin qu'Annibal ,

Indigné qu'un ſecond lui diſpute ſa proie ,

Agite , avec fureur , ſes ailes qu'il déploie ,

Laiſſe fuir le gibier & fond ſur le rival.

Tel ſert ſon Prince & ſa patrie ,

Tant qu'à lui ſeul tout l'honneur appartient ;

Mais dès qu'un autre chef ſurvient ,

On ſonge à le détruire , & le reſte , on l'oublie.

## L'HOMME &amp; LE SINGE.

Un Homme avoit un singe, & cet homme entre  
nous

Etoit un vrai calot, calot pour la figure ;  
En outrant sa laideur, l'effort de la peinture

Resteroit encore au-dessous.

De plus, il ornoit son visage

De grimaces à son usage,

Et dont il étoit l'inventeur.

De tous les vilains tics peignez-vous l'assemblage :

Le Singe avoit tout pris ; il étoit bon acteur.

Il se plaçoit, en face de son maître,

Puis le copioit trait pour trait ;

Et notre grimacier, loin de s'y reconnoître ;

Rioit de tout son cœur, en voyant son portrait :

L'amour-propre est incorrigible :

L'homme est aveugle, ou l'homme est ébloui ;

Le sort de ma fable est risible ;

Mais, tel s'en moquera, qui l'est bien plus que  
lui.

## L' E C H O.

Bois, qui fut le témoin de mes premiers desirs,

Quand tu m'offris Emire à l'ombre de ce hêtre,

Vois couler tout mon sang sur cette urne cham-  
pêtre

Qui contient mon trésor, ma vie & mes plaisirs.

C'est ainsi qu'un amant regrettoit son amante,

C vj

L'air égaré, l'œil sombre, un poignard à la main,  
 Et l'écho redisoit, du creux d'un roc voisin,  
 Les derniers mots de sa plainte éloquente.  
 Errant près de ce bois, un berger amoureux  
 Les entend & s'écrie : Insensible maîtresse !  
 Tout parle de plaisir, d'amour & de tendresse ;  
 L'écho répète ici les soupirs d'un heureux.

Tout-à-coup des sanglots troublent sa rêverie :  
 Il accourt, quel spectacle ! il voit, près d'un tom-  
 beau,  
 Et baigné dans son sang le pasteur le plus beau. . .  
 Le pasteur qui venoit d'exciter son envie.

Chaque mortel a ses douleurs ;  
 Ne jugeons point d'après notre délire :  
 C'est dans les ames qu'il faut lire,  
 Et tous les échos sont trompeurs.

On trouve chez Lejay, libraire, tous les ouvrages de M. Dorat, & des exemplaires de ces fables & de l'épître intitulée *ma Philosophie*, en papier d'Hollande, pour servir de suite à la grande édition des *Baisers*.

*Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques, Grecs & Latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable & les antiquités; dédié à Mgr le Duc de Choiseul, par M. Sabbathier, professeur au collège de Châlons-sur-Marne, & secrétaire per-*

J U I L L E T. 1772. 61  
pétuel de l'académie de la même ville;  
tome onzième, *in-8°*. A Paris, chez  
Delalain, libraire, rue de la Comédie  
Françoise.

Ce dictionnaire que l'on peut regarder  
comme une espèce de bibliothèque aussi  
agréable qu'instructive, se continue avec le  
plus grand zèle de la part de l'auteur. La  
lettre *C* n'est point encore terminée dans  
ce onzième volume dont le dernier arti-  
cle est *Comius*, Roi des Atrabates dans  
la Grande Bretagne. Cette lettre, ainsi  
que la lettre *A*, est une des plus abondan-  
tes dans tous nos dictionnaires. L'auteur  
s'est étendu sur les premiers articles de cet  
ouvrage parce que ces articles sont inté-  
ressans & parce qu'il doit y renvoyer sou-  
vent dans le cours de son dictionnaire,  
ce qui abrégera les lettres qui suivront &  
rendra ce dictionnaire beaucoup moins  
volumineux que les premières lettres  
semblent l'annoncer. Ce onzième volume  
est précédé d'un avertissement où l'auteur  
nous prévient qu'il mettra à la tête du X<sup>e</sup>  
volume la liste des souscripteurs. Il prie  
ceux qui veulent se procurer cet ouvrage  
classique de s'adresser directement au li-  
braire de Paris. Ils éviteront par ce moyen  
d'être la dupe de ces pirates de la librairie  
qui, pour jouir plus promptement de